

« Contretemps »

Interview avec Jean Lauxerois

le 10/05/2017

Biographie

Philosophe (professeur honoraire de Classes préparatoires, ancien membre du Collège International de Philosophie), traducteur (de Sophocle, Platon, Aristote, Heidegger, Adorno), écrivain (auteur notamment de *La Beauté des mortels*, *L'Épreuve du temps*, *Rome Apocalypse*).

Résumé

La représentation linéaire du temps, qui gouverne la vie du monde et des sociétés, est d'autant plus relative et discutable qu'elle ne correspond en rien à notre temporalité existentielle, dont on peut même dire qu'elle vit à « contretemps » de la première. Cet écart entre ces deux modes du temps est une des raisons majeures du « malaise dans la civilisation » aujourd'hui, et il oblige à repenser en profondeur la véritable nature du temps, dont la *plasticité* doit permettre d'ouvrir à une métamorphose de toutes les dimensions de notre vie personnelle

Vous nous proposez de repenser le temps, la représentation occidentale du temps, pour ouvrir la possibilité de vivre autrement le temps. Quelle est cette représentation du temps que vous cherchez à déconstruire et pourquoi?

Il est désormais plus que nécessaire de se déprendre de la représentation dominante du temps, telle qu'elle gouverne le monde, nos esprits et nos vies. Cette représentation n'est pas le temps ; elle n'en est qu'une représentation, toute relative, qui s'est élaborée à partir de ce qu'on nomme « les Temps modernes » (XVI^e siècle) et qui s'est imposée pour permettre l'administration de la vie matérielle du monde. Elle est née en Occident, mais elle s'est imposée de façon planétaire – au point d'ailleurs que la « mondialisation », ou « globalisation » dont on parle tant me paraît être une affaire de temps avant que d'espace.

Cette représentation moderne, qui, sur des fondements religieux et philosophiques, a eu et a, plus que jamais, tant d'incidences sociologiques et psychologiques, fait du temps une réalité spatialisée, sur le modèle d'une ligne continue, fléchée, orientée. Ce temps linéaire a permis de simplifier à l'extrême le rapport qui unit, dans leur succession, passé, présent et futur, mais au prix de paradoxes, de contradictions, voire d'impasses qui méritent d'être évoquées pour montrer en quoi ce temps est proprement une fiction intenable.

La contradiction la plus évidente et la plus lourde de conséquences est celle qui a trait au rapport entre le flux continu du temps et la dimension de l'instant. Comment le schéma linéaire peut-il faire cohabiter ce flux et la ponctualité de l'instant ? Il est impossible de représenter l'instant comme un simple point qui serait une section de cette ligne, car où commencerait-il ? Où s'arrêterait-il ? Le flux du temps ne peut ainsi admettre de pause, fût-ce celle d'un instant – « stare », en latin, c'est s'arrêter. Donc cet instant, n'a pas de « stance », n'a pas de « consistance ». Cet instant que je pense devant moi, voici qu'il est déjà là, et même déjà passé, à peine l'ai-je évoqué... « Hâtons-nous, le temps fuit et nous traîne après soi/Le moment où je parle est déjà loin de moi », comme l'écrit Boileau (XVII^e). Et nous sommes devant une contradiction d'autant plus forte que, dans cette représentation linéaire du temps, le présent est le point central de référence, puisque c'est par rapport au présent qu'en théorie peuvent être situés quelque chose comme un avenir et un passé...

Le présent de l'instant se dissout continûment : par conséquent il n'est jamais, à proprement parler, un « maintenant », puisqu'il ne « maintient » strictement rien, ne se « maintenant » même pas lui-même. Ce qui est ici en cause, ce n'est point l'instant comme tel, mais c'est bien sa conception, qui est impliquée par la représentation linéaire du temps. Nous sommes donc aux prises avec une difficulté majeure, dans la mesure où nous sommes soumis à un schéma temporel qui nous dérobe en permanence le présent, alors que celui-ci devrait pourtant constituer la densité et la substance de notre existence. Ce présent nous est d'ailleurs d'autant plus dérobé que les technologies contemporaines, qui donnent une importance concrètement

décisive à la lumière de la vitesse, nous mettent sous l'emprise non du présent, mais de l'actualité, dont la nature même est de s'effacer au plus vite devant celle qui lui succède, accentuant ainsi davantage encore l'emprise du temps linéaire.

Or, si ce temps-là gouverne la réalité économique et matérielle de la vie (c'est en ce sens que B. Franklin a pu dire que « le temps, c'est de l'argent »), il est absolument étranger au temps profond qui fait la substance et le sens de notre vie, spirituelle, imaginative, psychique, créatrice – bref de l'âme et du cœur, mais autant de notre corps... Nous vivons ainsi une double peine : d'une part le temps linéaire ne cesse de nous déposséder du présent ; d'autre part, notre vie intérieure vit, si je puis dire, « à contretemps », et l'écart entre le temps du monde et notre temps propre devient une sorte d'écartèlement : une souffrance. Je soutiens donc que le « malaise dans la civilisation », pour reprendre la formule de Freud, est en partie imputable, de façon pourtant inaperçue, à cette représentation linéaire du temps.

Ce temps linéaire, dont on est finalement victime, est donc l'une des raisons de notre mal-être aujourd'hui?

Je le pense vraiment. Mais ce n'est pas une affaire nouvelle, parce que le symptôme en apparaît déjà au XVI^e siècle dans notre histoire culturelle et médicale, dès l'entrée en jeu de ce régime linéaire du temps au sein de la société moderne : je pense ici au phénomène de la *mélancolie* dont la *Melencolia* de Dürer en 1514 est en quelque sorte l'acte de baptême, et qui va devenir si importante en art autant qu'en médecine. Le sens que lui donnaient la philosophie et la médecine de l'Antiquité s'efface au profit d'un sens nouveau, existentiel et psychiatrique ; et la mélancolie se révèle être une pathologie liée à la représentation nouvelle du temps (c'est notamment ce que montre très bien le « Spleen » chez Baudelaire...)

Cette représentation mélancolique ne permettant pas une articulation saine et féconde du rapport entre l'avenir et le passé, le sujet et sa conscience tendent à se replier sur un passé figé, pétrifié, ce qui lui permet aussi, du même coup, de se protéger (illusoirement bien sûr) de l'autre malaise symptomatique : l'angoisse devant l'avenir... Cet avenir, le sujet

mélancolique ne peut plus l'accueillir en s'ouvrant à l'à-venir – à ce qui vient – mais qu'il projette comme futur, à partir de son « présent », qu'il projette ou comme catastrophe ou comme utopie, deux manières antithétiques mais corollaires de fermer le rapport vivant au temps. La mélancolie est ainsi un phénomène caractéristique de ce mal-être lié au temps.

Cette mélancolie a été fortement intégrée à notre culture, sous des noms divers et sous des couleurs différentes. Elle a été étudiée au XIX^e puis au XX^e, jusqu'à Freud et Binswanger, mais les racines proprement temporelles du phénomène n'ont pas été, selon moi, suffisamment mises au jour, et il faudrait aller aujourd'hui bien plus loin en ce sens, tant philosophiquement que médicalement. Ce serait ainsi s'interroger sur les formes contemporaines de la mélancolie contemporaine qui constitue de manière diffuse (parce qu'inexpliquée) la toile de fond de beaucoup d'autres phénomènes et symptômes, qu'on traite à tort avec plus de produits chimiques et médicamenteux qu'avec un véritable travail sur soi – ce qui ne fait, bien sûr, qu'accentuer l'impasse du malaise contemporain.

Comment accéder à ce temps qui nous est propre, à notre existence profonde ?

Je dirais, pour être simple, qu'il y a deux voies. La première est celle de la pensée (qui n'est pas représentation !). La pensée du XX^e siècle, en Occident, notamment avec Proust, Husserl, et Heidegger, a ouvert cette voie, en nous donnant à entrevoir le temps sous d'autres angles et dans une autre dimension. Oui, quelque chose a changé, en profondeur, pour la pensée, parce qu'elle a commencé de faire le chemin « à contretemps », en ruinant en particulier (dès Husserl) la conception fautive de l'instant qui est au cœur de l'impasse du temps linéaire ; en permettant, avec Proust, de penser le dédoublement de l'instant et sa part à chaque fois non vécue, qui est appel et attente de l'avenir ; en ouvrant de manière neuve l'analyse des rapports entre passé, présent et avenir ; et en reprenant le problème de la mémoire et en posant de manière inédite la question du sens de la mort (Heidegger). Pour autant, l'importance de cette métamorphose demeure peu reconnue, sinon de manière abstraite et technique. Il est étonnant de voir combien une découverte scientifique est rapidement prise en compte, et combien la pensée, au contraire, « met du temps » à transformer le monde... Même ce

qu'on peut nommer la « psychologie existentielle » (*Daseinsanalyse*), qui travaille dans l'idée de réunir la pensée de Heidegger avec la psychanalyse de Freud n'a pas vraiment mesuré toute la portée ni la fécondité thérapeutique de cette approche nouvelle du temps. Je suis pour ma part convaincu que les ressources de cette approche sont grandes pour la thérapie de l'avenir.

La deuxième voie est en nous ! C'est celle que nous offre notre propre manière de vivre le temps, "le temps existentiel" dirons-nous (j'évitais de parler de « temps naturel », dans la mesure où ce temps humain n'est pas celui de la nature). Chacun peut comprendre, s'il le veut bien, ce que peut être la dimension si substantielle de ces moments qui n'ont rien à faire avec le temps linéaire (matériel), dont notre vie est même étonnamment loin quand l'esprit, le cœur, l'âme et le corps entrent dans leur activité profonde, souvent quotidienne d'ailleurs – qu'il s'agisse de la simple rêverie, du rêve éveillé, du rêve comme tel, de l'état hypnotique, de la méditation, de la contemplation, du souvenir, de l'amour, ou encore de pratiques créatrices comme celles du théâtre, du jeu de l'enfance, etc. et la palette est grande. Nous vivons ce temps là en désaccord avec le temps linéaire, « à contretemps », dirais-je à nouveau, et ce d'autant plus que les contraintes de ce temps linéaire, nous l'avons dit, sont devenues plus pressantes que jamais.

Ce écart, voire ce divorce, entre la vie du temps existentiel et les exigences du temps matériel est évidemment déchirant, et nous pouvons constater autour de nous que l'être humain n'est pas vraiment en mesure d'y faire face. Cela devient même un problème de société, qui se traduit selon moi dans les pathologies addictives, qui deviennent une réalité flagrante et inquiétante du monde d'aujourd'hui. On voit à quel désastre imminent, existentiel, spirituel autant que corporel, nous allons être confrontés – et nous le sommes déjà.

La question n'est pas la forme de l'addiction elle-même ni celle de l'objet, aussi divers que ce que peut offrir la consommation contemporaine, que ce soit la drogue, l'alcool, l'écran, le sexe, etc. La question est celle des racines du phénomène de l'addiction de masse. On se trouve là devant un phénomène qui laisse sans voix, et qui n'a pas été approché encore de façon

conceptuelle par les moyens de la pensée philosophique ni médicale. Les thérapeutes apparaissent plutôt démunis devant le phénomène, qu'ils sont obligés de traiter avec les moyens du bord, quelles que soient leurs compétences par ailleurs. Nous sommes sans doute devant des mutations psychiques lourdes. C'est un point qui me paraît aujourd'hui capital pour le devenir humain et civilisationnel. Et c'est là que la question du temps peut être considérée comme primordiale. Il faut retisser les fils qui nous permettront de tenir ensemble les contraintes d'une vie matérielle qui reposent sur un temps linéaire – il ne s'agit pas de l'ignorer, mais de le laisser simplement à sa place – et les exigences majeures de l'existence de chacun, qui est formée d'un temps personnel, du rapport qu'il entretient avec l'avenir et le passé, du rapport qu'il entretient avec la mort, et ainsi du sens qu'il peut donner à sa vie présente.

Comment faire le pont? Quels sont les moyens ou les outils disponibles pour prendre conscience de ce temps existentiel ?

Tout dépend de la place où l'on est, celle du patient ou celle du thérapeute... Je pense qu'il est tout à fait possible d'imaginer, en toute modestie, que le travail philosophique peut servir au travail thérapeutique. L'un des objectifs pour moi est de montrer d'abord que la pensée a une incidence concrète sur le devenir. Il n'y a pas de raison que la philosophie reste une abstraction cantonnée à la sphère scolaire ou universitaire... Au lieu d'en faire seulement un outil technique, utile parfois à la matérialité de la vie, ou de la considérer comme une béquille pour éthiques défaillantes, il serait plus urgent et plus fécond aujourd'hui de reconduire la pensée au cœur de l'existence, laquelle est d'ailleurs sa source et sa ressource !

Du côté du patient, c'est-à-dire de chacun d'entre nous, il s'agirait de prendre confiance, plus encore que conscience, confiance dans nos capacités de ressourcement temporel. C'est une force latente en chacun, car le temps n'est pas ailleurs qu'en nous, même si la vie sociale impose bien sûr le sien. Ce temps de la vie personnelle, spirituelle, méditative, artistique, imaginaire, imaginative créatrice, doit être enfin pris au sérieux. Car il ne suffit pas d'*avoir* ou de *prendre* le temps : il faut bien plutôt et surtout *être* le temps, que nous sommes. Si cette existence intérieure n'est plus qu'une marge, qu'une parenthèse ou qu'un repli momentané face à la vie

matérielle, il y a peu de chances qu'on puisse beaucoup avancer sur la voie d'une métamorphose. Il faut donc s'imaginer capable d'une forme de conversion, qui engage la vie entière, ses priorités et ses exigences. S'agissant par exemple de notre rapport au passé, il faut cesser de l'envisager sous l'angle de la mémoire ruminante ou traumatique, comme si le passé était fixé, définitivement figé derrière soi, comme une photo jaunie...

À la manière de Proust, disant que son œuvre, *À la Recherche du temps perdu*, est faite de « tout ce qu'il n'a pas vécu » et que le passé est devant lui, « à créer », il faut oser s'engager dans un avenir en voulant faire œuvre d'une vie, en créant des liens nouveaux, métamorphosables, entre notre passé et notre avenir, en les réarticulant donc de manière tout autre que celle à laquelle nous contraint la représentation classique du souvenir ou de la mémoire, enfin de penser l'avenir comme ce qui vient et à quoi on s'ouvre, et non pas comme ce que l'on projette à partir du déjà vécu...

Ce sont là, à grands traits, quelques éléments qui peuvent permettre cette véritable conversion, cette métamorphose, qui repose donc sur l'étonnante *plasticité* du temps et de notre relation avec lui, plasticité qui fait que l'existence ne saurait demeurer pétrifiée dans des schémas temporels qui nous seraient infligés comme un programme inéluctable. Cette plasticité offre la possibilité d'un ressourcement, d'une renaissance, et même d'une naissance, et j'entends ce terme dans la ligne du travail accompli par Paule Ryckembeusch, si attentive qu'elle est à l'idée de « déprogrammation » : déprogrammer le temps, c'est la condition de cette naissance perpétuelle que doit être l'existence. L'existence n'est jamais donnée ni close : elle est assez plastique, temporellement plastique, pour être considérée comme toujours à construire et toujours à créer.
